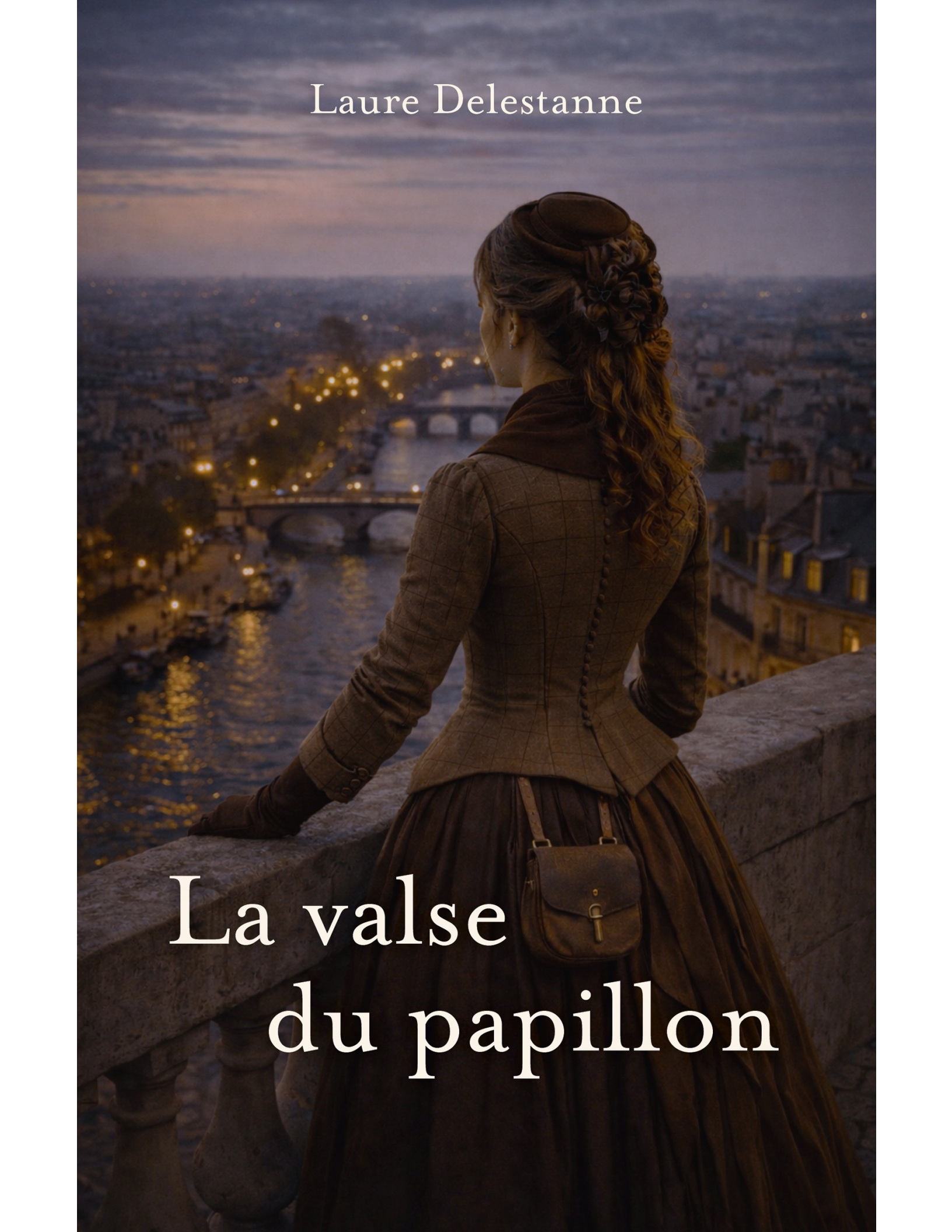


A woman with long, wavy brown hair, wearing a dark brown Victorian-style dress with a high collar and a small hat, stands on a stone balcony. She is looking out over a city at night, with a river and bridges visible in the distance. The city lights are reflected in the water, and the sky is a mix of blue and orange from the sunset or sunrise.

Laure Delestanne

La valse
du papillon

Laure Delestanne

La valse du papillon

© Laure Delestanne, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0722-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1

Gérone, Royaume d'Espagne, printemps 1867

— Montrez-moi vos mains.

Pilar s'exécuta sous l'œil inquisiteur de la gouvernante.

— Vous devez tailler vos ongles à ras.

L'imposante quinquagénaire, dirigeant d'une main de fer le personnel de l'hôtel particulier du comte de Peralada, se mit à tourner autour de la jeune fille qui frissonna au contact de son souffle chaud sur sa nuque.

— Des mèches de cheveux dépassent de votre chignon. Attachez-les correctement, sinon je les coupe.

— Oui, Madame.

Son interlocutrice se repositionna face à elle. Avec son nez busqué et ses yeux myopes grossis par les verres de ses binocles, elle ressemblait à une chouette d'aspect plutôt comique. Pilar, d'un naturel enjoué et espiègle, n'éprouvait pourtant pas l'envie de rire. Elle n'osait imaginer la déception de son père si on la renvoyait dans ses foyers après tous les efforts qu'il avait déployés pour lui obtenir cette place.

— Assurez-vous de conserver un tablier et un bonnet propres. Nettoyez-les sur-le-champ si vous les salissez. En cas de tache tenace, rendez-vous à la buanderie située dans l'annexe, et confiez-les à Carmen. Des incidents répétés entraîneront votre mise à l'amende et une diminution de vos gages. Ne portez pas de bijoux, pensez à cirer vos bottines et à vérifier la propreté de vos semelles. Travaillez dur avec pour mot d'ordre la discrétion et tout se passera bien. Vous avez un mois pour faire vos preuves.

Pilar acquiesça. L'excitation initiale d'intégrer une demeure aristocratique de renom s'estompait, éclipsée par l'appréhension de ne pas se montrer à la hauteur.

— Nous en avons terminé. Montez à l'étage et gagnez l'aile droite. Vous y trouverez votre supérieure.

Pilar gravit les marches en marbre de Carrare sous le regard austère des ancêtres de ses nouveaux maîtres, dont les portraits ornaient la cage d'escalier. Le contraste avec le palier la laissa bouche bée. Une multitude d'oiseaux exotiques perchés sur des ramures émeraude, plus vrais que nature sur leur papier peint, semblaient prêts à s'envoler. La surface texturée donnait vie à une myriade d'aras aux plumes rouge vermillon, jaune flamboyant et bleu cobalt. Un instant transportée au cœur de la forêt tropicale, Pilar finit par reprendre ses esprits et avança jusqu'à la première porte ouverte. Elle s'arrêta sur le seuil, à quelques mètres d'un immense lit à baldaquin. Qu'on devait se sentir bien dans ce cocon duveteux immaculé, lovée dans les bras de son amoureux... Elle ferma brièvement les paupières, poussant un léger soupir, avant de remarquer le crucifix accroché au-dessus. Le rouge aux joues, elle se hâta de chasser les images qui l'assaillaient.

— Qu'attends-tu donc, petite ?

Serafina, femme de chambre principale, lui fit signe de mettre les draps qu'elle venait de retirer dans la panier à linge. Pilar entra, foulant avec précaution le tapis persan aux arabesques chatoyantes qui recouvrait le parquet en chevrons, et ramassa les draps.

Les deux bonnes commencèrent à dresser le lit.

— Quel est ton nom ?

— Pilar.

— D'où nous arrives-tu ?

— De Figueres. Je travaillais chez un médecin.

— Belle progression. Ici les exigences sont élevées, mais tu t'y habitueras. Par exemple, ajuste mieux les taies afin d'éviter que les broderies des initiales paraissent de travers. Chaque détail compte.

Heureuse d'avoir une alliée, la novice s'appliqua à l'ouvrage. Serafina émit un claquement de langue satisfait.

— Avec de la bonne volonté, tu apprendras vite. Ouvre la fenêtre et change les bougies, je m'occupe de la poussière.

Pilar s'approcha des tables de chevet. Sur l'une d'elles, une composition de

fleurs séchées l'intrigua avec ses délicats pétales roses aux reflets argentés agencés en étoile.

— Je parie que tu n'en as jamais vu de pareilles. C'est l'œuvre de la señora.

— L'œuvre de la señora ?

— Le jardinage la passionne. À l'occasion, visite la serre à côté de l'orangerie. La comtesse cultive des variétés rares qu'elle croise entre elles. Ces fleurs sont sa première création, issues d'*Allium senescens*, pratiques pour la confection de bouquets grâce à leurs longues tiges et utiles en cuisine avec leur bon goût d'oignon.

Pilar afficha une moue admirative, puis saisit un bougeoir.

— Les chandelles sont à peine entamées.

— La consigne est de les remplacer tous les jours. Range-les dans la boîte en fer que tu trouveras dans la pаниère. Tu les déposeras ensuite dans le pot réservé à cet usage dans l'office. Les restes de cire seront refondus pour éclairer nos logements dans les combles, le surplus ira à l'église. Rien n'est laissé au hasard. Monsieur Ribas, le majordome, veille au grain. Tu as déjà dû rencontrer madame Ribas, la gouvernante.

— Effectivement, répondit Pilar d'un ton qu'elle voulait neutre.

Serafina, fine mouche, sourit.

— N'aie crainte, elle aboie plus qu'elle ne mord, la rassura-t-elle en se servant d'un plumeau pour nettoyer avec délicatesse les objets éparpillés sur la coiffeuse : peignes, brosses, miroirs à main, poudriers, remettant dans leur boîte en verre émaillé d'opaline les bijoux qui traînaient.

Pilar, alors qu'elle déposait les bougies entamées, tomba en admiration devant une collection de flacons de parfum exposée sur une commode. Leur diversité la fascinait : en cristal coloré ou en porcelaine, allongés, ovoïdes, cylindriques, en forme de goutte, la plupart munis de bouchons recouverts de pierres semi-précieuses, brillantes comme des diamants, d'autres en nacre ou en écailles de tortue. L'un d'eux, mal refermé, diffusait une fragrance citronnée agrémentée de touches de romarin et de lavande.

— Ne reste pas les bras ballants. Prends les coussins de la méridienne et

secoue-les à l'extérieur.

Pilar en attrapa deux et se dirigea vers le balcon.

— Elle a la belle vie la señora, déclara-t-elle, apercevant au loin la silhouette élégante de la maîtresse de maison.

Vêtue d'une robe de taffetas bleu et coiffée d'un chapeau à larges bords en paille tressée, cette dernière remontait l'allée centrale du jardin, tenant par la main un bambin.

— Si tu ne peux pas t'arrêter de jacasser, au moins, active-toi, lui suggéra Serafina en lui désignant les coussins restants du menton.

— Cette femme possède tout ce dont on rêve, soupira Pilar en les frappant l'un contre l'autre avant de retourner à l'intérieur en chercher d'autres.

Une chemise de nuit accrochée à un paravent tomba au sol sur son passage. Pilar la ramassa. Serafina lui tournant le dos, elle ne put s'empêcher d'appliquer le vêtement de nuit en batiste de coton presque translucide contre l'épais tissu de son uniforme et d'admirer son reflet dans la psyché placée près de la fenêtre.

— Pose ça et poursuis avec les coussins, lança Serafina, qui s'attaqua au miroir au-dessus de la cheminée avec un chiffon. Un petit conseil, évite de rouler des hanches en présence de don Ferran, tu te fatiguerais pour rien, il n'a d'yeux que pour la señora.

— Quelle chance d'être aimée ainsi !

Pilar ne remarqua pas la mimique sceptique de sa supérieure.

— Tu as fini ? Prends le balai derrière la porte et passe-le partout, y compris sous le lit. Pars du fond de la pièce jusqu'au seuil avec des gestes souples. Je me charge des plinthes.

Pilar hocha la tête et s'attela à la tâche.

— L'enfant, fille ou garçon ?

— Une adorable niña. Le comte en est fou et, crois-moi, il fait tout ce qu'il faut pour en avoir un deuxième. Il n'a pas permis à la señora de garder le berceau dans leur chambre, la princesse dort dans la sienne en compagnie de sa nourrice.

— Quel âge a son épouse ?

— Tu en poses des questions. Guère plus vieille que toi. Elle a quitté le pensionnat pour se marier.

Le carillon de l'horloge du couloir retentit.

— Dépêche-toi, nous sommes en retard ! Ramasse la poussière et récupère la panière de linge sale. Je m'occupe du reste, ensuite nous descendrons à l'office.

* * *

Au même moment, les cloches de la cathédrale résonnèrent dans le jardin.

— Lali, il est l'heure de rentrer et de nous préparer pour notre promenade.

Maria Eulalia, du haut de ses onze mois, ne l'entendait pas de cette oreille. Elle retira sa main de celle de sa mère et trottina vers la fontaine. La jeune comtesse éclata de rire et se mit à la poursuivre. Elle la rattrapa, la souleva et la fit tourner dans les airs.

Le ruban de soie noué sous son menton, qui retenait son chapeau, céda. Il glissa, libérant des mèches ondulées aux reflets noisette qui contrastaient avec ses iris verts striés d'ambre. Dans son visage délicat, impossible de ne pas remarquer une bouche pulpeuse un peu trop grande selon les canons de l'époque. Quand elle souriait, une sensualité à fleur de peau, presque indécente, la distinguait malgré elle des autres femmes de sa classe. Elle suscitait la convoitise des messieurs, fascinés par ces lèvres qui semblaient inviter au baiser ou à la morsure.

L'angelot lui ressemblait, à l'exception de son front haut et de ses yeux sombres, hérités de son père. La comtesse de Peralada frotta le bout de son nez contre celui de sa fille, blottie contre sa poitrine.

— Mademoiselle n'oserait pas faire attendre son papa, n'est-ce pas ?

La petite dégagea son bras de la douce étreinte maternelle et désigna le bassin de l'index.

— Lo... lo...

— Très bien, allons à la fontaine d’abord.

La nourrice, jusqu’alors en retrait, intervint.

— Nous n’avons pas le temps, Madame, et elle risque de mouiller ses vêtements.

Le ton employé trahissait une nette désapprobation. La comtesse dissimula son agacement par un sourire de façade. Maria Eulalia incarnait sa raison de vivre et la voir apprécier les beautés simples de la nature la remplissait de joie.

— Nous la changerons dans ce cas, répondit-elle en posant Maria Eulalia au sol.

La friponne fila près de l’eau qu’elle commença à tapoter, heureuse d’observer les gouttelettes former une myriade de petits éclats scintillants sous les rayons du soleil. Attirée par sa fraîcheur, elle la goûta en portant les doigts à sa bouche au grand dam de sa nourrice. Sa mère la laissa s’amuser quelques minutes, puis lui reprit la main.

— Mon cœur, cette fois-ci, nous rentrons, votre père doit avoir terminé de traiter son courrier.

* * *

Assis à son secrétaire, don Ferran de Montcada, comte de Peralada, écrivait à un rythme soutenu, pressé d’expédier les affaires courantes. À peine l’encre sèche, il pliait sa missive, l’insérait dans une enveloppe et apposait sur le rabat un sceau de cire orné de ses armoiries. Il l’ajoutait à la pile du jour et, de nouveau, sa plume à pointe d’acier crissait sur le papier. Soudain, il la posa, dérangé par le *chrrr* régulier provenant du salon.

— Encore plongé dans un de tes torchons progressistes !

— Je te le confirme, ce n’est pas *la Gazette de Madrid* ! rétorqua son frère, moqueur, depuis le sofa.

Le comte repoussa son fauteuil en arrière, se redressa et secoua une clochette afin qu’un valet emporte ses lettres, puis il rejoignit son cadet et s’assit en face

de lui.

On ne doutait guère de leur lien de parenté au vu de leur ressemblance : haute stature, longue figure aux traits anguleux, nez saillant et fine moustache. Seuls leurs yeux différaient : ceux de Ferran étaient d'un noir de jais, capables d'intimider les plus audacieux, alors que ceux de Gustau étaient marron avec des sourcils moins fournis.

— Comment peux-tu lire ces fadaises ? Cette république qui te fascine tant sonnerait le glas de notre mode de vie, elle anéantirait ce que nos ancêtres ont mis des siècles à construire !

Le comte, irrité, intima d'un geste au domestique posté près de la porte de lui apporter un verre d'eau.

— S'informer permet de comprendre la situation réelle dans nos provinces. Porter des œillères en nous contentant de voir le monde comme nous voudrions qu'il soit ne sert pas nos intérêts. L'effervescence gagne toute l'Europe. Si les progressistes et les démocrates s'allient...

— La chienlit s'installera. Hisser ces gens-là à la tête du pays ? Autant enseigner aux ânes à voler ! Félicitons-nous que Narvaez tienne les rênes du royaume d'une main ferme.

Gustau, coutumier de ses accès de colère, le laissa vider son verre. Il replia son journal et reprit la conversation d'un ton mesuré, déterminé à défendre son point de vue.

— Sa stratégie consistant à fusiller ou enfermer ses opposants atteint ses limites. Sa répression aveugle a ligué nos ennemis contre nous.

— Le duc de Valence est l'un des nôtres. Tu n'approuves pas ses méthodes, mais il nous protège du chaos révolutionnaire. Il préserve nos codes, nos valeurs, et maintient l'ordre en restreignant la capacité de nuisance de ces culs-terreux.

— Le nombre fait la force. Partout en Europe, on assiste à cette montée en puissance des revendications populaires. Ceux qui imaginent stopper cette vague déferlante se bercent d'illusions !

Le comte posa son verre sur une console d'un mouvement brusque.

— Tout comme ceux qui envisagent d'autoriser le peuple à décider de sa